



découvrir le pôle, mais, si tel n'était pas le cas, je vous conseillerais de rester ici.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Parfaitement ! Pour rien au monde je ne quitterais ces parages.

— Vous resteriez ici si vous aviez le moyen de rentrer en Europe ?

— Mais oui... Je suis le maître ici... le roi du pôle, et je ne dois pas craindre que mes sujets se rebelleront ! Ce qui plus est, mes semblables ne peuvent venir m'ennuyer ici, me chercher noise et troubler ma tranquillité. Je n'ai pas de lois à observer, je suis pareil à nos ancêtres qui habitaient le paradis. Je fais ce que je

veux. Vous, hommes civilisés, habitant des contrées peuplées vous ne vous figurez pas quelle jouissance profonde vous cause une telle liberté.

Je me repose, si l'envie m'en prend. Je me promène dans cette belle nature quand la fantaisie m'en vient... J'ai des serviteurs qui me procurent de la nourriture... Je me sustente de fruits succulents, de gibier excellents, d'œufs et de pain... J'ai tout en abondance... Je fume de bons cigares et je bois d'excellent vin sans que je doive me déranger le moins du monde. Ou pourrais-je trouver un sort pareil ? Et je me replongerais dans la lutte pour la vie, pour mener une existence mille fois plus difficile que celle que je mène ici ? Ce serait insensé ! Il est vrai, je suis le premier homme qui ait atteint le pôle, et cela me donnerait la célébrité. Au début, je me faisais ces réflexions... Je m'efforçai de trouver le moyen de partir d'ici pour étonner le monde du bruit de mon exploit !... Mais au bout de quelques mois, d'une vie solitaire, dans cette nature grandiose, je vis toute l'inanité de la célébrité. Tout bien considéré, qu'était ce que cette découverte du pôle ? Un hasard, car l'homme le moins intelligent eut pu faire cette découverte, si le hasard l'avait servi comme il m'a servi... Et quels avantages l'humanité retirerait-il de cette découverte ? Aucun ! Le pôle ne saurait être habité, puisque les moyens d'y arriver fond défaut... L'on ne pourrait y arriver qu'au prix de mille privations, et par le fait du hasard ! Et si l'on découvrait le moyen d'y arriver facilement, le pôle deviendrait bientôt une terre civilisée, une colonie...

— Dont j'ai pris possession au nom de la reine d'Angleterre, interrompit Steadily.

— Voyez-vous bien ! Une colonie ? Où les gens vivraient aussi misérablement que dans les autres parties du monde.

Durant des semaines, durant des mois, j'ai songé à tout cela. Et je suis arrivé à cette conclusion, mon cher lord, que je suis l'homme le plus heureux de la terre.

C'est pourquoi j'ai décidé d'achever mes jours ici.

Jusqu'ici, cette résolution ne m'a pas causé de regrets.

— A mon tour, puis-je vous demander, docteur, comment vous êtes venu ici ?

— Assurément, car je dois vous dire que cela m'est une jouissance de pouvoir m'entretenir avec un semblable ! Ma langue m'en demangeait depuis des années.

Je m'entretiens avec mes singes, évidemment, mais ces gens n'ont que peu de mots dans leur langue.

Si vous désirez connaître mon histoire, prenez encore un verre de Pisporter, allumez un nouveau cigare. Faites comme si vous étiez chez vous. A votre santé !

**L'histoire du docteur Emile Dorange.**

— L'histoire de ma jeunesse, commença le docteur, n'est pas une histoire banale. Car, dès mes débuts dans la vie, j'ai rencontré beaucoup de difficultés sur mes pas.

Mon père était journaliste, attaché à un journal politique. Il était donc à l'avant-plan. C'était en somme le leader des partis avancés. Son journal donnait le ton à ces partis, dans la petite ville où je suis né.

Durant des années, le travail journalier avait tellement occupé mon père, qu'il n'avait pas même eu le temps de devenir amoureux et de se choisir une épouse.

Il avait l'âge de quarante ans. Il était toujours rédacteur du journal politique, car jamais les conseillers municipaux, les députés qu'il faisait élire, — au pôle on oublierait jusqu'au nom de tous ces législateurs ! — n'avait songé à lui réserver une part de l'assiette au beurre.

Je ne veux pas m'appesanter là-dessus... Il n'y a pas de partis politiques au pôle... Le pouvoir législatif, c'est moi-même, et je ne veux donc pas m'attarder aux bécotes que mes semblables font sur ce terrain.

Vous le savez parfaitement, quoique vous ne puissiez être aussi clairvoyants que moi. Quelques années de réflexions solitaires vous feraient mieux encore saisir l'inanité de toutes ces luttes mesquines et intéressées.

Assez de politique ! Je continue, messieurs. A l'âge de quarante ans, mon père, dans un café où il mettait le pied pour la première fois, vit la jeune fille de la maison. Il devint passionnément amoureux et l'épousa quelques mois après.

Un an après, j'ouvris mes yeux à la lumière solaire.

Nous vivions dans une certaine aisance, car mon père jouissait

d'un traitement rondelet. L'on fit donc de beaux plans d'avenir à mon sujet.

Mais mon père s'alita... Comme il souffrait du foi, les médecins se virent obligés de le soigner pour une maladie de poitrine, et le résultat en fut qu'il se traîna encore neuf mois, pour mourir sous leur coups.

Le peu d'argent que nous possédions, avait été absorbé par les frais causés par cette malencontreuse maladie, et nous n'avions plus un sou vaillant... Mais cela ne devait pas nous causer de soucis pour l'avenir : le parti, pour lequel mon père avait travaillé ardemment durant de nombreuses années, soutiendrait la veuve et l'orphelin... Cette résolution fut proclamée solennellement dans le journal, et aussi sur la tombe de mon père, où il avait été conduit en grande pompe.

Mais on s'en tint là, et ma mère dut peiner du matin au soir dans la boutique qu'elle avait ouverte, pour pouvoir me faire donner une éducation convenable.

Je vous donne ces détails, bien qu'ils aient peu de corrélation avec mon voyage antarctique, pour que vous sachiez comment j'ai appris à connaître les hommes, et comment cette science y a contribué à me décider à passer ici le reste de ma vie.

Il paraît que j'étais un élève excellent : l'on me permit d'assister gratuitement aux cours. Lorsque je perdis ma mère, qui avait fini de tomber sous son labeur incessant, j'allais parvenir enfin à décrocher mon diplôme de docteur en médecine.

Où, mon cher lord, je suis médecin. Vous me regardez d'un air étonné, parce que tout à l'heure, comme je vous parlais de la maladie de mon père, je vous ai dit que les médecins mes confrères l'avaient soigné pour une affection de la poitrine alors qu'il souffrait du foie... Vous avez bien entendu... C'est tout juste parce que je suis médecin que je puis parler ainsi.

Armé de mon diplôme, à peine âgé de vingt ans, l'âge doré des illusions, j'allais conquérir le monde ! Je voulais devenir un médecin réputé ou me créer une fortune en peu d'années.

Mais je ne possédais rien pour aveugler les gens. Il m'était impossible d'acheter ou de louer une belle maison bien située. La clientèle se fit donc attendre. J'ai connu des jours où l'argent me manquait pour me nourrir.

D'autres médecins, mes camarades d'université, moins instruits que moi, mais qui avaient de la fortune, et qui recevaient leurs clients dans une maison splendidement meublée, se faisaient payer double comme spécialistes, — car ce titre aveugle les gens ! — pour quelques minutes de leur temps. Je connaissais le savoir de ces gens, je savais que je connaissais mieux leur soi-disant spécialité qu'eux mêmes, et... je mourrais presque de faim !

Je m'appesantis particulièrement sur ce point, mon cher lord.

parce que c'est également cette période de ma vie qui m'a incité à rester ici.

Je réussis enfin à décrocher une place de médecin à bord d'un paquebot. Je fis quelques voyages.

J'avais enfin réussi à me procurer de quoi manger.

C'est ainsi que je devins médecin à bord de « l'Hirondelle » qui, sous le commandement de l'explorateur Charlier, allait faire un voyage antarctique, pour atteindre le pôle si possible.

Les journaux parlèrent immédiatement de moi comme le médecin bien connu, quoique jamais ces feuilles ne m'avaient cité.

Toute la terre civilisée connut bientôt mon nom, mes mérites, les études superbes que j'avais faites.

Qu'avais-je donc fait pour m'acquérir tant de renommée ?

J'avais décidé de prendre du service à bord d'un bâtiment — ce que j'avais fait souvent ! — mais ce bâtiment se rendait au pôle Sud et j'étais donc promu héros ! J'allais risquer ma vie pour la science ! J'avais souvent déjà risqué ma vie ! J'allais par fois, en effet, soigner des malheureux atteints de maladies contagieuses, alors que, affaibli comme je l'étais, par le manque de nourriture j'étais particulièrement sensible à la contagion ! Et je faisais cela gratis, la majeure partie du temps, parce que ces gens ne possédaient pas plus que moi.

Mais jamais les journaux n'avaient parlé de cela !

Bref, je partis à bord de l'Hirondelle, et nous parvîmes à pénétrer plus avant dans l'océan antarctique qu'aucun autre explorateur n'avait encore réussi à le faire.

Mais le bateau fut pris par les glaces et nous fûmes forcés d'hiverner.

A l'aide de traîneaux nous voulûmes pénétrer plus avant encore. Notre premier voyage se termina mal.

Nous avançons bien, mais nous ne vîmes autre chose que la banquise, si bien que vers le soir nous résolûmes de revenir à bord.

Nos chiens coururent sur la banquise durant toute la nuit et durant une partie du jour suivant, mais... ils avaient dû s'égarer ou bien leurs organes s'étaient affaiblis à cause du froid... Ils ne retrouvèrent plus la route qu'ils avaient suivie. Nous ne revîmes pas notre bateau.

Nos provisions nous aidèrent deux jours... mais si nous retrouvions pas notre bateau, nous étions condamnés à mourir de faim et de froid.

Je ne puis vous décrire nos souffrances. Je vous dirai seulement que l'un après l'autre les chiens furent tués... nous mangâmes leur chair crue.

Nous étions à six.

Deux d'entre-nous devinrent fous : l'un devint fou furieux :

nous dûmes le tuer pour nous défendre. L'autre s'est élancé sur la banquise en poussant de grands cris, et jamais nous ne l'avons revu.

Mes trois autres compagnons périrent l'un après l'autre... Quelques jours après que nous avons quitté l'Hirondelle, je me trouvais seul en vie sur la banquise.

J'attendais la mort.

Mais mon étoile, qui jus-qu'ici n'avait pas brillé, fit son ascension au ciel.

J'avais encore mon fusil... Soutenu par la force du désespoir, je m'étais mis en route... J'avais fait quelques centaines de mètres, lorsque je découvris, dans la banquise une ouverture, une espèce de lac où nageaient des phoques nains. Je parvins à en tuer quelques-uns, et leur chair, qui était très huileuse, rétablit quelque peu mes forces, et me sauvait également des atteintes du froid. Car je me réveillai indemne.

Je repris ma route, toujours dans la même direction, et je vis d'autres petits lacs dans la banquise... Il me parut que la température devenait moins rigoureuse.

Comme vous, après que vous eussiez quitté votre aéroplane, j'arrivais ici, dans ce pays enchanteur... J'étais sauvé!

Petit à petit, j'ai appris à connaître toutes les ressources... J'étais comme débarqué dans une autre planète... J'en suis arrivé à me procurer toutes sortes de nourriture et à faire travailler pour moi les animaux qui vivent dans ces parages.

Vous avez vu comment les singes me servent. J'ai d'autres serviteurs encore, que vous apprendrez également à connaître. Et lorsque vous aurez vu toutes mes ressources, et que vous aurez expérimentée mon genre de vie, dénuée de tous soucis du lendemain, sans crainte de méchants ou d'ennemis, alors vous comprendrez pourquoi je ne voudrais pas retourner parmi les hommes... pourquoi je désire finir mes jours ici, dans cet ermitage enchanteur quant au singes, ils sont parfaitement dociles obéissants. Jamais ils ne me résistent.

Vous souriez, et vous vous dites sans doute: Evidemment, puisqu'ils ne savent pas parler.

Mais vous auriez pu vous dispenser de faire cette remarque.

Comme je vous l'ai déjà fait remarquer, ces animaux me comprennent et je les comprends.

Grâce à beaucoup d'efforts patients, j'en suis arrivé à comprendre la plupart des sons et des groupes de sons qu'ils forment. Je sais m'entretenir avec eux de différents sujets.

Ces entretiens ne durent jamais longtemps, mais ils ne sont jamais oisifs. Nous ne parlons que des choses qui nous environnent, ou de ce dont nous avons besoin. Et nous ne faisons pas de phrases! Nous ne parlons que par monosyllabes, mais enfin c'est une langue rudimentaire! Et je suis persuadé que si l'on envoyait ces

singes à l'école, ou un professeur mettrait à leur enseigner notre langue avec une patience sans limites, l'on obtiendrait des résultats surprenants.

Dans l'intérêt du monde civilisé, il vaut peut-être mieux que cet enseignement spécial n'existe pas.

— Et pourquoi ? demanda Steadily.

Les singes, s'ils en arrivaient à parler, à lire et à écrire, et à calculer aussi, sans doute, s'habilleraient comme les hommes civilisés et feraient à ceux-ci une concurrence effrénée.

Finalement, les deux espèces animales se mêleraient et le monde compterait un certain nombre d'hommes-singes, plus agiles et plus habiles que les hommes mêmes... Je le répète, il vaut mieux ne pas instruire les singes.

— Je suis également d'opinion, répondit l'Anglais, qu'il vaut mieux laisser ces concurrents en dehors de notre société, quoique je ne puisse croire qu'ils soient si dangereux que cela... Ils sont trop petits et trop laids. Mais dites-nous donc, cher Monsieur Dorange, quel est l'aspect du pôle ? Vous devez l'avoir examiné sous toutes ses faces, depuis que vous êtes ici...

— En effet, quoique je ne me sois donné que peu de peine pour cela, attendu que je me suis bien vite proposé de rester ici. Ta science, à mon avis, ne devait profiter à personne.

— C'est vrai, mais votre propre curiosité a dû être piquée ?

— Au début, oui, mais cela dura peu. Actuellement, je ne me dérangerais pas pour aller admirer le plus grand prodige du monde. Ce n'est que lorsqu'il on est arrivé là que l'homme est vraiment heureux.

— C'est possible... Mais dites-nous, je vous en prie, comment il se fait qu'une oasis pareille à celle où nous nous trouvons puisse exister au milieu des glaces que les siècles ont accumulées aux alentours ?

— Cela n'a rien que de naturel, mon cher lord... Cela ne vous étonnera plus, dès que vous connaîtrez le pôle... Vous savez que l'on a toujours prétendu que le pôle était une grande surface plane, couverte de glaces, ou, tout au moins, sans la moindre végétation, et sans la moindre faune.

— En effet, mais d'autres ont soutenu que le pôle devait être une mer, et, d'autre part, je connais un savant qui est persuadé que le pôle n'est autre chose qu'un énorme glacier.

— Mon Dieu, tout le monde s'y est trompé... Aucune des trois suppositions n'est la bonne... Le pôle, je puis vous l'assurer, n'est autre chose qu'une fosse...

— Une fosse ?

— Oui, une fosse, un puits, ou, si vous le préférez, une ouverture dans l'écorce terrestre...

— Je n'y comprends rien.

— Je m'explique... En vous dirigeant vers les parages où nous nous trouvons, vous avez dû vous apercevoir que vous descendiez une pente...

— Mais oui, et une pente vive même, à certains moments...

— Et bien, cette pente, cette déclivité du sol, existe tout autour du pôle. Prenez une orange, et imprimez fortement votre pouce sur l'extrémité... et vous aurez une image plus ou moins exacte du pôle... Au plus vous suivez cette pente, au plus vous vous approchez du centre de la terre. Il n'est donc que naturel que au fur et à mesure que la chaleur pénètre plus avant, les glaces fondent, disparaissent... pour faire place à la végétation et à la faune que vous voyez ici...

— Je comprends.

— Après avoir traversé ce lac, ce qui n'est guère facile, car il est difficile d'y naviguer, vous atteindriez une forêt dont la flore et la faune rappellent celles des temps préhistoriques... Après cette forêt, vous verriez se dérouler devant vous une plaine immense, rocheuse, où règne une chaleur telle que vous suffoqueriez, en vous y risquant, d'autant plus que des vapeurs sulfureuses y emplissent l'atmosphère... Au fond, vous verriez le ciel se teindre de rouge, comme si un incendie violent s'y était déclaré, et vous percevriez des roulements de tonnerre... Parfois, des nuages noirs dérobent à l'œil cet horizon brûlant... Pensez-vous quelle est mon idée au sujet des deux pôles? Car je suppose que le pôle nord présente le même aspect que celui-ci...

— Je suis toutes oreilles...

— Que ce sont les soupapes de sûreté de la terre... Si les pôles n'étaient là pour livrer passage, du sein de la terre à l'air libre, aux vapeurs et aux gaz, aux coulées de métal brûlant et aux masses détachées, la terre éclaterait sous les poussées de ces éléments... De temps à autre, quelque tremblement de terre ou l'éruption de quelque volcan prouve la vérité de mon assertion. Et bien, ce qui se passe, en petit et accidentellement, lors de l'éruption d'un volcan, se passe ici, en grand et continuellement. Les pôles sont les deux cratères du volcan éternel qu'est la terre.

— Votre opinion me paraît fondée... mais lorsque ces gaz, ces coulées de lave incandescente ont atteint l'écorce terrestre, il faut bien qu'elles se répandent sur celle-ci... comment expliquer que nous ne nous en ressentions pas.

— Si vous connaissiez la nature, reprit Dorange, comme je la connais à présent, vous n'auriez pas posé cette question: vous sauriez que la nature oppose le remède à tout mal, le préservatif à tout danger.



Les gaz et les vapeurs, qui pourraient être nuisibles à la vie animale, sont plus lourds que l'air qui entoure le pôle et y rend possible l'existence de plantes et d'animaux... Ces vapeurs restent donc sur le sol, pour s'y infiltrer par les crevasses et les fissures... C'est ainsi qu'elles disparaissent, pour aller rejoindre l'endroit d'où elles proviennent... Il en est de même des coulées de lave et de métal qui s'écoulent par les cratères éteints, et qui reviennent, plus ou moins attédis, au centre de la terre... Vous voyez, mon cher lord, que vous aurez à raconter mille choses intéressantes à vos concitoyens, si vous parvenez jamais à quitter le pôle...

— En effet, et je vous remercie sincèrement des renseignements que vous avez bien voulu me donner... Votre nom restera impérissablement attaché à l'histoire du pôle sud...

— Cela sonne bien, fit l'habitant du pôle, mais je vous saurais gré de laisser mon nom en dehors de tout cela... Je compte vivre longtemps ici, d'une façon calme et tranquille, pour expirer enfin sans plus me soucier des hommes, et sans m'inquiéter de savoir s'ils connaissent mon nom et ma nationalité... Faites moi le plaisir, une fois revenu en Europe, de n'y plus fabriquer d'aéroplane pour mener des hommes au pôle... Allez plutôt au pôle nord, car si d'autres hommes devaient venir ici, dont certains voudraient y rester, je me verrais obligé de me pendre à l'un de ces beaux arbres... Je désire vivre et mourir solitaire, rien de plus...

— Si vous découvrez le moyen de quitter le pôle, vous ne nous laisserez pas partir seuls.

L'habitant du pôle sourit.

— Ne croyez pas cela, mon cher lord, je suis un vrai philosophe... Ceux qui s'approprient ce nom, dans les pays civilisés, ne le sont nullement, car, s'ils l'étaient véritablement, ils ne se donneraient pas la peine d'écrire et encore moins de discuter... Un vrai philosophe se tait, et tâche de découvrir un coin ignoré et solitaire, où il lui est loisible de réfléchir à son aise, sans être gêné par ses semblables... Soyez en assuré que je ne demande pas mieux que de vous voir retourner en Europe... Lors de notre rencontre, je me suis senti un instant heureux de revoir des hommes, mais cela n'a duré qu'un instant, et mon unique désir est de vous voir vider les lieux... Lorsque deux hommes habitent le même pays, l'un d'eux n'est plus véritablement libre...

— Vous désirez donc vous voir délivré de notre présence ?

— Oui, et je vous le dis, à l'encontre des habitudes de gens civilisés. Croyez bien, mon cher lord, que le pôle est le seul pays de la terre où la vérité est toujours dite, et nos oreilles civilisées ne sont pas habituées à cela...

— Je vous assure, mon cher docteur, que mes compagnons, et

moi de même, ne demandent pas mieux que de vous délivrer au plus tôt de notre présence...

— Je vous y aiderai de tout mon pouvoir, en tâchant de vous procurer le moyen de filer d'ici... Si vous le désirez, nous nous mettrons en quête demain, comme nous en avons convenu, et j'espère être assez heureux pour vous montrer le chemin qui vous ramènera peut-être vers le monde civilisé... Je dis peut-être, car je ne connais pas ce chemin, et je ne suis nullement persuadé que vous arriverez à bon port... Si vous deviez revenir ici, tant pis!

— En ce cas, nous reviendrons troubler votre quiétude? De quelle façon nous accueillerez-vous, docteur?

— Je vous demanderai alors de vous établir à distance respectueuse de mon palais, et de ne plus jamais venir me rendre visite...

— Je n'y tiens nullement à aller à la chassa ici, dit Steadily, et je suis convaincu que mes compagnons préfèrent également traverser le lac pour voir la forêt dont vous nous avez entretenus, ainsi que la plaine rocheuse qui conduit au cratère éternellement en activité...

L'habitant du pôle fronça les sourcils.

— Il nous faut au moins trois jours pour effectuer ce voyage, et trois autres jours pour revenir...

— Nous sommes prêts à sacrifier une semaine, car si nous parvenons à quitter le pôle, nous n'y reviendrons pas de sitôt. Nous sommes donc désireux de voir tout ce qui en vaut la peine...

— Tout ce qui en vaut la peine? demanda Dorange d'un ton non dépourvu d'ironie. En ce cas, il vous faudra rester au moins deux années ici... Mais ne gaspillons pas de paroles... Vous comprendrez parfaitement que ce n'est pas là mon habitude... Je vous mènerai, au delà du lac, vers la contrée que vous désirez visiter...

— Nous abusons de votre bienveillance...

— En effet, mais je vous y mènerai néanmoins.

— Nous nous mettrons en route dès demain matin.

Le lendemain, à peine le jour, quelque peu sombre et nuageux il est vrai, s'était-il levé, que nos voyageurs étaient prêts. Si Dorange n'avait eu la précaution de les éveiller, ils ne se seraient pas levés si tôt...

Le déjeuner était composé des fruits que nous connaissons, arrosés du fameux n naturel...

— Avant de nous mettre en route, dit l'habitant du pôle, j'ai à vous donner quelques conseils.

Vous êtes sans doute d'avis de faire cette excursion complètement vêtus, comme vous l'êtes...

— Assurément, dit Steadily, que ferions-nous sinon?

— Cela est impossible... il faudra que vous preniez mon uniforme...

— Nous dévêtir ?

— Oui, c'est ainsi que les gens civilisés appellent cela ! Je l'avais oublié !

— Nous aurons trop froid ! opina Taupin. Il fait chaud ici, je l'admets, mais pas assez pour nous permettre de nous mettre complètement nus !

— Pour la centième fois depuis que vous êtes à mon service, dit l'Anglais, je vous invite à me laisser le soin de décider ce que nous ferons. Sont ce là, oui ou non, les conditions de notre contrat ?

— Parfaitement, Monsieur.

— En ce cas, ne parlez que lorsque vous y êtes invité. Si le docteur nous donne une raison péremptoire pour faire ce qu'il dit, ce dont, quant à moi, je ne vois pas la nécessité, — nous ferons ce qu'il dit.

— Puis-je dire encore un mot, monsieur ? demanda le domestique.

— Soit.

— Et si vous étiez d'avis de continuer le voyage en marchant sur les mains, devrais-je aussi en agir ainsi ?

— Evidemment... Je crois que vous me prenez pour un homme sensé et instruit, qui garde son sang froid en présence de tous les événements.

— Pour cela, oui !

— Il s'en suit que vous devez être persuadé que je ne vous forcerai pas à marcher sur les mains, si je ne suis pas convaincu que cela est nécessaire...

— Hein ?... Oui, monsieur, parfaitement...

— Vous n'auriez donc qu'à obéir si je vous l'ordonnais.

— Mais, puisque vous me permettez de poursuivre, s'il m'était impossible de marcher sur les mains ?

— Je ne vous en voudrais pas, car nul n'est forcé d'être acrobate, mais je vous chasserais, car je veux avoir un domestique qui fasse tout ce que je lui ordonne.

Taupin regarda son maître en ouvrant de grands yeux et ne souffla mot.

Il pensait dans son for intérieur :

— Ce diable d'homme a réponse à tout... Que voulez-vous que je dise encore ?

Heureusement pour le domestique, l'habitant du pôle se mêla à la conversation.

— Et voilà comment vous autres, hommes civilisés, gâchez votre temps à parler de choses qui n'ont pas le moindre intérêt. Si personne ne m'avait interrompu, je vous aurais déjà dit pourquoi il est nécessaire de ne pas vous vêtir, et nous serions sans doute déjà en chemin... Si vous aviez passé quelques années ici, vous n'auriez plus envie de vous occuper de balivernes.

— J'en suis persuadé, dit Steadily. Nous écoutons de nos deux oreilles et bouche cousue.

— Et bien, poursuivit Dorange, si vous ne trouvez pas la température assez chaude ici, vous aurez tôt fait de changer d'avis. Il ne faut pas oublier que nous allons nous rapprocher de plus en plus du pôle de sorte que la chaleur ne fera que croître. Je vous prie donc de ne garder que votre pantalon et d'abandonner vos autres vêtements.

— M'est-il permis de dire, intervint Potard, que j'ai toujours été d'avis que nos vêtements nous protègent plus ou moins contre la chaleur.

— Oui, pour la chaleur solaire, mais ce n'est pas celle là que nous allons affronter. Tel n'est pas le cas pour la chaleur qui s'élève du sol...

— Nous ne pouvons qu'admettre les dires de notre hôte, dit l'Anglais, et suivre ses conseils... Déshabillons nous donc, et ne perdons plus de temps à des discussions stériles.

— Mon cher lord, vous commencez à raisonner comme un véritable habitant du pôle !

Quelques minutes plus tard, nos amis n'avaient plus conservé que leur pantalon.

— C'était là un spectacle bizarre.

Le long et maigre Anglais, à côté de Potard, court et corpulent, était vraiment réjouissant.

— J'ai encore à vous dire, reprit le roi du pôle, que sur la radeau qui nous transportera sur le lac, il faudra conserver une immobilité quasi absolue, ce qui ne veut pas dire qu'il faudra vous abstenir de parler, mais bien qu'il faudra éviter le moindre geste... Nous devons traverser le lac sur un courant d'eau chaude, sinon le radeau ne saurait se frayer un passage dans l'eau très dense, qui forme un véritable enduit, avec les corps étrangers qu'elle contient. Ce courant est très violent et a une grande vitesse. Le moindre mouvement ferait chavirer notre esquif et nous serions perdus. J'ai tâché de sonder le lac, mais n'ai jamais pu atteindre le fond. En peu d'instants, le lac nous aurait engloutis à tout jamais... Voulez vous me suivre ?

Sous la conduite de Dorange, la petite troupe de voyageurs à moitié nus se mit en mouvement, et après avoir suivi la rive du lac, ils firent halte devant une espèce de radeau, amarré à l'aide de lianes et recouverte d'argile.

— J'ai travaillé plus de six mois à construire ce radeau, dit Dorange, car je n'avais pas d'outils et il m'a fallu du temps pour découvrir quelque enduit imperméable à l'eau... C'est le suc d'un arbre, qui a beaucoup d'analogie avec le caoutchouc et qui durcit

presqu'immédiatement au contact de l'air.. Au bout de quinze jours, il est presque pétrifié... Cela vaut mieux qu'un plancher, je vous l'assure...

Tous prirent place sur le radeau.

— Si vous vouliez vous asseoir, dit Dorange, le danger ne sera pas aussi grand. Prenez place à quelque distance l'un de l'autre... Oui, parfait!... Je le suppose du moins, car, comme vous vous l'immagiez, c'est pour la première fois que je transporte des passagers... il s'agit donc d'être prudents.

— Plaisante perspective, murmura Jeannot à l'oreille du Rossai.

— Si nous vivons encore dans quelques minutes, dit celui-ci également à mi-voix, nous pourrons nous féliciter.

— Vois donc comme l'eau est agitée... Et je crois que c'est de l'eau bouillante.

Dorange détacha les lianes qui servaient de câbles d'attache et le courant d'eau chaude, qui se frayait un passage à travers la nappe d'eau épaisse et plus froide, entraîna vivement l'esquif.

En peu de temps, ils atteignirent la rive opposée, mais ces quelques moments leur parurent une éternité, car ils craignaient à tout instant voir le radeau chavirer et d'être précipités dans le courant d'eau bouillante.

— Voici le courant, dit l'habitant du pôle, qui vous permettra peut-être de quitter ces parages, du moins si, comme je le suppose, il a sa source à une grande altitude,

Sinan, vous finirez votre vie au pôle... Mais nous débattons cela plus tard, lorsque nous serons rentrés chez moi... Je ne puis m'expliquer, comment l'eau se refroidit si brusquement, perd sa vitesse et se mêle aux autres eaux du lac... Bah! Il y a encore tant de choses au pôle que je ne parviens pas à m'expliquer..

— Mais comment le radeau parvient-il à rebrousser chemin, demanda Steadily. Il doit être impossible de naviguer contre ce courant.

— Vous verrez tout cela dans quelque six jours, dit Dorange lorsque nous reviendrons de voyage. Inutile de vous décrire à l'avance tout ce que vous allez voir. Je sais que c'est ainsi que l'on fait en Europe, mais j'ai perdu ici cette mauvaise habitude. Sans guide, vous verrez tout, et toute surprise ne sera pas déflorée... Vous autres, gens civilisés, permettez-moi de vous le dire, vous n'avez pas le sens des voyages...

— C'est ainsi, affirma l'Anglais. Il y a moyen d'apprendre mille et une choses ici.

— Assurément, d'autant plus que tout ce que la civilisation a produit est chose superflue ici.

— Quant à cela, je ne suis pas d'accord avec vous, dit Steadily, car...

L'habitant du pôle l'interrompt.

— Je vous ai dit que je suis un vrai philosophe, je ne discute donc plus jamais... Ne sentez-vous pas que la température s'est élevée ?

— Je suis en nage !

— Je vous ai prévenus, et, avant d'atteindre le centre, la chaleur augmentera encore de dix degrés...

— En ce cas, nous serons rôtis...

— Mais non, car la chaleur augmente progressivement, de sorte que nous nous y ferons petit à petit... D'ailleurs, dans la forêt que nous allons bientôt atteindre et dont nous ne sortirons pas d'ici deux jours, la température est supportable.. Non pas à cause de l'ombre des arbres, car, je le répète, la chaleur solaire est ici quantité négligeable, mais parce que cette végétation absorbe une grande quantité de la chaleur.

La journée finissait, lorsqu'ils atteignirent la lisière de la forêt, où croissaient des arbres encore plus énormes que ceux qu'ils avaient vus jusqu'ici et où, comme Dorange l'avait dit, régnait une fraîcheur agréable.

Le thermomètre aurait marqué au moins une quarantaine de degrés, et pourtant nos voyageurs trouvaient cette température très agréable, en comparaison de celle qu'ils avaient dû supporter durant la dernière partie de leur voyage...

— Avez-vous faim ? demande Dorange.

Unaniment, nos amis répondirent négativement.

— Et soif ?

A leur grande surprise, les voyageurs n'avaient aucunement souffert de la soif, malgré leur transpiration abondante.

— Seriez-vous fatigués ?

Cette fois-ci, tous répondirent oui...

Leurs paupières s'appesantissaient sur leurs yeux...

Ils dormaient sur place.

— Il faut pourtant que je vous demande de poursuivre encore le voyage, peu, il est vrai, jusqu'à ce nous ayons trouvé un arbre, — je sais où le trouver, — où nous pourrions grimper facilement et qui est de taille à héberger une cinquantaine d'hommes. Il est nécessaire que nous mettions quelque différence de niveau entre le sol et nous, car à terre, la nuit réserverait des surprises peu agréables.

— Lesquelles ?

— J'ai remarqué que dans ces forêts habitent des animaux énormes, que vous qualifieriez de préhistoriques... Vous les verrez, sans doute, mais je préfère que cela soit durant le jour... La nuit cela n'aurait rien d'agréable, car les pachydermes de ces parages pourraient vous prendre pour des ennemis et ils sont de taille à

vous aplatis, comme nous faisons des insectes de nos pays.

— Quels sont donc ces animaux ?

— Vous parliez de pachydermes...

— Oui, des éléphants, par exemple, mais deux fois plus grands que ceux que vous avez admiré en Europe, derrière le grillage de quelque jardin zoologique... Leurs défenses ont cinq ou six mètres de longueur...

— Ce sont des mammoth ?

— Je les nomme des éléphants, de même que j'appelle serpents les immenses reptiles, qui ont une circonférence d'un ou de deux mètres. Le nom ne fait rien à l'affaire...

— Pareil serpent, fit remarquer Limiet, nous avalerait en quelques secondes.

— Sans aucun doute.

— En ce cas, dit Taupin, hâtons nous de quitter cette forêt.

— Il faut que nous y restions deux jours, répliqua Dorange.

— Nous y trouverons la mort, dit Potard.

— Quant à vous, vous ne passerez point.

— Par où ?

— Par le gosier du serpent ! vous êtes trop gros !

— Quant à moi, fit Dorange, je crois que nous n'avons rien à craindre, si nous ne bougeons pas ou si nous poursuivons vivement notre route... Ces serpents habitent plus au fond de la forêt, où ils trouvent plus aisément de la nourriture...

— Et n'y a-t-il pas de lions et de tigres ici ?

— Cela ne serait rien, dit le Rossai, nous leur enverrions Taupin. Il les prendrait à bras le corps et les étoufferait.

— Je n'en ai pas encore vus, dit Dorange, mais cela ne prouve rien, car je n'ai pas exploré la forêt. Et à quoi bon, puisque je suis résolu à ne plus jamais rentrer en Europe. Quant à vous, qui voulez quitter le pôle, rien ne vous empêche de vous en assurer.

— Inutile, dit Steadily, je suis trop désireux de faire savoir à mes compatriotes que j'ai mis le pied sur le pôle, et je veux revoir au plus tôt miss Victoria.

— Je m'en doute... Voici l'arbre qu'il nous faut... Au moyen des lianes qui l'entourent d'un véritable lacis, nous atteindrons facilement le faite... Et j'espère que nous serons à l'abri de tout danger...

Pareils à des singes, nos amis grimperent dans l'arbre, et remarquèrent, à leur grande surprise, qu'il avait des branches si épaisses, qu'ils pouvaient sans danger s'y étendre, comme sur un véritable plancher.

Cela leur était d'autant plus facile que les lianes entouraient si vigoureusement l'arbre, qu'elles eussent retenu dans sa chute un dormeur qui ferait la culbute.

— Qu'en dites-vous ? demanda Dorange.

— Un peu haut ! répondit Taupin.

— Je préférerais un bon lit.

Mister Steadily fronça les sourcils et fit d'un ton acerbe :

— Je commence à croire, Monsieur Taupin, que l'air de pôle ne vous vaut rien... Jadis, je n'entendais jamais de votre part la moindre observation, tandis qu'actuellement vous morigénez à tout instant... Je vous avertis une toute dernière fois... Je me verrai forcé de vous chasser si cela devait vous arriver encore... Vous n'avez qu'à retourner.

— Retourner ?

— Oui, rentrer chez vous, monsieur Taupin.

— Bien, Monsieur, je tiens note de votre observation.

Et il ajouta à mi-voix :

— Je donnerais bien dix sous si j'étais rentré, et à table.

— Nous pouvons dormir ici, fit le roi du pôle. Les lits ne sont pas très doux, mais ils présentent une grande sécurité, et c'est quelque chose, cela !

Comme nous l'avons dit plus haut, nos amis, à cause du long trajet qu'ils venaient de faire, et à cause de la grande chaleur qui n'avait fait que croître, étaient très fatigués.

À peine avaient-ils choisi leur place respective, que le sommeil vint leur clore la paupière...

Ils ronflèrent bientôt en chœur...

---

## CHAPITRE XXIX.

---

### **Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachyderme préhistorique.**

Quel était ce bruit singulier ?

Jeannot tendit l'oreille.



# LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège  
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S<sup>t</sup> Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE  
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

## TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite . . . . .	4
Un enfant volé. . . . .	8
En route ! . . . . .	13
Une nouvelle existence . . . . .	21
L'émule de Sherlock Holmes . . . . .	28
John M. Steadily et son domestique . . . . .	33
Nouveau retard. . . . .	40
Le hasard et Monsieur Limiet . . . . .	46
Le yacht « The Sea Mew » . . . . .	73
Le crime du Capitaine Onion . . . . .	85
La tempête . . . . .	101
Où Monsieur Limiet reparait . . . . .	112
Une aventure de Taupin. . . . .	124
Une découverte du Rossai . . . . .	142
Dix mètres de laiton . . . . .	150
Le nouveau sultan des Ouyambas . . . . .	168
C'était écrit... . . . .	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute . . . . .	202
Le bot de Mister John Steadily. . . . .	217
Un étrange Anglais . . . . .	225
L'Avenir du Rossai. . . . .	240
Au camp boer . . . . .	240
Où Jeannot devient un héros . . . . .	264
Où était resté Monsieur Limiet . . . . .	273
Vers le pôle Sud ! . . . . .	286
Le pôle Sud . . . . .	310
Le Roi du pôle Sud . . . . .	323
L'histoire du docteur Emile Dorango . . . . .	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique . . . . .	344
Vers l'Océan ! . . . . .	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit . . . . .	371
Paul Potard et le trésor . . . . .	400
Vers Auckland ! . . . . .	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé . . . . .	431
Ce qui se passa à Bangkok . . . . .	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions . . . . .	458
Où le Rossai s'égare . . . . .	475
Chez les étranglens . . . . .	490
Le gamin des rues et la bouquetière . . . . .	507
Kaerloff, le nihiliste . . . . .	534
Un nouveau Robinson Crusoë . . . . .	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria . . . . .	586
Aux mains des Russes . . . . .	608
A Londres . . . . .	624
Une femme de cœur . . . . .	630
Les hannis . . . . .	656
Le plan échoué . . . . .	702
Libres ! . . . . .	727
Une vieille connaissance . . . . .	737
A Kobdo . . . . .	748
Une aventure à Kasgar . . . . .	752
Les aventures de Paul Potard . . . . .	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet . . . . .	766
A Liège . . . . .	792
Tout est bien qui finit bien . . . . .	798

---